

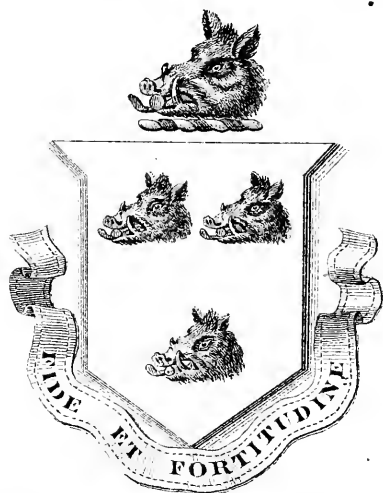
Accessions

159. 808

Shelf No.

XG. 3656.8

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.





SECOND DISCOURS

D'UN MEMBRE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A SES CO-DÉPUTÉS.

1789.

SECOND EDITION

W. H. M. M. M. M.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1898

1898

1898



SECOND DISCOURS

D'UN MEMBRE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A SES CO-DÉPUTÉS.

MESSIEURS,

Si je n'ai pas atteint, dans mon premier discours, le but que je me proposois en examinant quels étoient les vœux de nos Commettans, nos opérations pour les remplir, & les effets qu'elles ont produits, ma conscience n'en est pas moins déchargée. J'ai rempli un devoir de rigueur. Le défaut de succès dans une pareille entreprise, est un fardeau de calamité publique; & j'avoue qu'il pèse trop sur mon cœur pour me permettre de garder un silence qui l'aggraverait encore. D'ailleurs, les événemens présens, en justifiant

A

mon opinion sur la cause de nos malheurs , m'invitent à une nouvelle tentative , & je me sens le courage de la faire avec cet abandon de moi-même , auquel ne fut jamais résister une ame franche & profondément affectée.

Serai-je plus heureux dans ce second essai auprès de vous, Messieurs , pour exciter votre zele , pour épurer vos intentions ; pour rectifier , s'il le faut , vos motifs ; pour rendre salutaires à la Nation vos longs & pénibles travaux ? Serai-je assez heureux auprès d'un peuple , jadis si doux , si soumis à la forme de son gouvernement , & si respectueux envers ses Souverains ? Je le desire , & je vais y travailler avec le transport d'un cœur passionné pour le bien.

J'ai des vérités terribles à révéler , de grands malheurs à raconter , des inculpations graves à former. Daignez m'écouter , ô vous , dont la hardiesse de mes assertions blessera peut-être la délicatesse. Je vous demande la même grace , ô vous , s'il en est quelqu'un , dont la pureté des intentions n'ait pas répondu à la sainteté de ses devoirs. Je ne veux ni calomnier la vertu , ni irriter le vice ; mais je cherche à reveiller le courage , & à rompre le talisman qui égare la probité même. Je voudrois inspirer

une confusion salutaire à l'ame qui suit une erreur criminelle , & la ramener à la vertu par le repentir.

Quelle circonstance fut jamais plus favorable que celle où la nuit sombre des intrigues & des factions , qui a si profondément aveuglé le peuple , commence enfin à se dissiper , où il peut entrevoir ce foyer de ruines dans lequel se sont forgés les complots sacrilèges qui trompent la nation , qui l'excitent , la poussent à sa perte , & la lui font consommer par ses propres mains.

Tel est , Messieurs , le grand dessein qu'a osé former mon amour pour ma patrie ; je vais l'expliquer avec plus de détail dans l'examen de ces trois questions :

1°. Quel est l'état présent de la France ?

2°. Qui l'a réduite à cet état ?

3°. Peut on l'en retirer ?

1°. *Quel est l'état présent de la France ?*

C'EN est presque fait de la nation françoise. Cette vérité est terrible ; mais qui pourroit se la dissimuler en voyant le désordre , la confusion , l'anarchie qui la désolent , dénaturent son esprit & changent son caractère ? Qui pourroit douter

de l'excès irremédiable du mal en le comparant avec l'insuffisance des moyens , je ne dis pas pour arrêter , mais même pour suspendre la violence de l'incendie dont la France est embrasée ? Cette Nation que nous avons vue résister durant tant de siècles aux révolutions du tems , à l'inconstance des opinions qui influent si puissamment sur l'existence des sociétés , aux efforts plus actifs encore des passions fougueuses qui se nourrissent de sang & de meurtres ; avec quelle célérité la voyons-nous aujourd'hui se dissoudre , se fondre & s'anéantir ? Il ne lui a fallu que quelques mois pour détruire le long ouvrage de la nature & de la politique qui en faisoit la première nation de l'Univers , & c'est elle-même qui a forgé le fer destructeur qu'elle a plongé dans son sein. Encore quelques jours , & nous verrons les pitoyables restes des François échappés au glaive des dissensions civiles , implorer le joug des puissances qu'ils couvroient autrefois de leur ombre salutaire , ou errer tristement parmi des monceaux de cendres & de ruines , attestant aux regards étonnés de l'Europe , les effets redoutables de l'anarchie.

Eh ! peut-il en être autrement ? La base sur laquelle portoit la constitution politique est renversée ; il faut bien que l'édifice s'écroule. Les prin-

cipes de la vie sont attaqués ; comment ne s'enfuirait-il pas une mort certaine ?

Mais n'avons-nous pas vu d'autres agitations aussi convulsives , des mutations accompagnées de signes non moins effrayans , des tems , peut-être plus désastreux , devenir des crises heureuses & comme un travail de la nature qui nous préparoit un siècle de gloire & de prospérité ?

Il est vrai que l'espoir chimérique d'une pareille révolution qu'on nous présentait avec adresse , nous a souvent endormis sur le précipice qu'on nous faisoit creuser nous-mêmes sous nos pieds. C'est ainsi que l'insidieuse Médée trompa la piété trop crédule des filles de Pélidas. Mais il n'est plus permis de le croire ; non , non , Messieurs , il ne fut jamais un état de choses pareil à celui qui nous fait gémir. N'abusons pas des termes : la France a éprouvé plusieurs révolutions ; mais ses convulsions présentes n'en sauroient préparer une qui lui soit favorable. C'est de sa destruction , c'est de son anéantissement qu'elles sont les signes infaillibles : c'est un abyme sans fond que celui où nous la voyons : comment espérer un retour heureux ? L'œuvre si puissamment ourdie , qui consume notre ruine , le gouvernement l'avoit caractérisé , sans s'en apercevoir , lorsqu'il nous invitoit à nous réunir

pour opérer une *régénération* que nous allions rendre nécessaire. S'il n'a pas compris l'abus qu'on pourroit faire de ce mot , les ennemis de la patrie ne s'y sont pas mépris. Vous avez vu avec quel empressement il l'ont saisi , avec quelle adresse ils l'ont fait valoir , pour donner à des opérations forcées , l'apparence de la justice & l'expression des vœux de la nation.

Ne nous laissons donc point séduire par des paroles trompeuses. Nous avions un gouvernement qui a fait long-temps la splendeur & la prospérité du royaume ; nous l'avons aboli pour y substituer tout ce que l'arbitraire a de plus inconséquent & de plus désastreux. L'industrie fleurissoit , l'abondance récompensoit le travail assidu du cultivateur ; la tranquillité civile étoit le fruit d'une police attentive ; le commerce animé par les encouragemens du gouvernement rendoit toutes les nations tributaires de la nôtre , & nous avons tout réduit à une stagnation effrayante. Le trône qu'environnoit autrefois tant de dignités & qui fit si long-temps l'objet de notre orgueil au milieu des peuples les plus florissans , le trône n'est plus aujourd'hui qu'un vain simulacre & comme une représentation théâtrale ; & si le monarque qui l'occupoit avec gloire , n'est pas personnellement avili , c'est sa constance , c'est

son héroïque fermeté qui le font briller d'un nouvel éclat , dans l'humiliante condition où nous l'avons précipité. Il existoit des loix, garantes du repos, de la propriété , de la liberté civile , en même-temps qu'elles étoient le frein du méchant & l'effroi du coupable ; nous en avons affranchi le peuple l'impunité lui a bientôt appris à les braver & à les mépriser. Il y avoit un ordre nécessaire au maintien de la société , une combinaison de pouvoirs sagement organisée, d'où résultoit le droit de commander, la subordination & le devoir de l'obéissance. Aujourd'hui on ne reconnoît plus que les écarts du caprice, les fureurs de la cabale, l'arbitraire encore plus pernicieux de la violence & des emportemens populaires. Une force publique entre les mains d'un Prince sage , faisoit la sûreté de l'Etat au-dehors , & maintenoit sa tranquillité au-dedans : cette force n'est plus qu'entre les mains de cette portion du peuple françois qui n'a aucune connoissance pour en diriger l'usage , & qui ne peut en aimer que les excès. Un lien réciproque unissoit les provinces, une équité naturelle , fortifiée par les principes d'une saine politique, respectoit les droits reconnus & les privilèges avoués ; le peuple françois présentoit l'image d'une grande famille dirigée par un même esprit. On ne voit plus à présent que divisions, inté-

rêts divers, soupçons injustes, qu'un égoïsme meurtrier pour toute association ; ou s'il subsiste encore quelque correspondance entre les parties de ce vaste Etat, ce n'est que celle qu'entretiennent entre eux des hommes pervers, pour faire réussir leurs coupables projets. Leur ligue a rompu la communication des gens de bien, un espionnage tyrannique a forcé ceux-ci au silence, à la retraite, à l'affectation d'insensibilité sur nos maux ; encore leur en fait-on un crime ; encore érige-t-on, pour les y citer, un tribunal d'inquisition ; comme pour avertir la haine, le ressentiment, la calomnie, que le moment de déployer leurs funestes ressources est arrivé.

Quelle société que celle où toute confiance réciproque est ainsi détruite ! où la haine des personnes suit celle des conditions ; où les récompenses qui étoient le prix des services, deviennent un signe de persécution ; où la fidélité & la soumission au pouvoir légitime sont traitées de rébellion & punies comme des forfaits ; où le mérite est un crime & où l'improbation du désordre attire des châtimens !

Continuons le tableau de notre prétendue *régénération*. Il est une subordination de l'ignorant au savant, subordination de respect dictée par la raison, & conforme à notre nature ; nous l'avons abolie comme contraire au droit de l'homme. Il en est une

du foible au fort, subordination dictée par la sagesse des loix & le sentiment général d'humanité ; nous avons soulevé les passions contre la bienveillance naturelle, nous avons rompu le lien qui enchaînoit la force, nous avons éteint les lumieres de la sagesse qui en guidoient l'usage. Il en est une du pauvre au riche, subordination de reconnoissance & d'attachement ; nous en avons calomnié le principe pour nous refuser à ses effets avec une apparence du justice. Il en est une du sujet au souverain, du citoyen au magistrat, subordination indispensable pour la police d'une nation & le repos de la société, nous l'avons dévouée à l'indignation & à l'opprobre sous l'odieux nom d'Aristocratie, pour lui substituer les excès de l'indépendance qu'on nomme liberté. Il en est une de l'oisif consommateur à l'utile & industrieux citoyen, du manouvrier au propriétaire ; subordination consacrée par l'esprit & la nature des sociétés, & nous lui avons substitué la chimere d'une égalité impossible dans la pratique, & destructive de toute association. Il en est une de l'homme né dans l'obscurité à celui que ses parens décorent de la gloire d'un nom, fruit précieux d'une longue suite de services & de vertus ; cette subordination, avouée de la raison, reconnue & respectée même dans les Républiques les

plus populaires, comme l'encouragement le plus utile & la reconnoissance la plus flatteuse; & nous l'avons réprouvée comme contraire au droit aussi absurde qu'il est imaginaire *de tous à tout*. Il en est une que son utilité oblige de rendre absolue, c'est celle du soldat à son chef, & nous l'avons soumise au raisonnement & à la réflexion qui en rallentissent les effets, & souvent la convertissent en rébellion. Il en est une, enfin, de l'homme religieux au ministre de la religion, subordination d'un ordre surnaturel, consacrée par tous les droits, aussi nécessaire au repos public, qu'essentielle aux bonnes mœurs; & nous l'avons avilie pour l'anéantir plus sûrement: nous l'avons confondue avec la subordination du mercenaire, au riche qui le *sala-*
rie. Ainsi la nature, la raison, les institutions politiques, la religion qui doivent concourir à former la constitution d'un état, & le rendre par leur accord, durable & florissant, ont perdu toute leur énergie parmi nous, leur voix est méconnue, leurs droits ne sont plus que le prétexte de la tyrannie, & le mépris de leur ancienne autorité est la marque d'une ame libre de tout préjugé.

Comment se flatter d'asseoir la société sur de pareilles bases? Le cahos renaît avec la confusion des élémens; l'anarchie qui est le cahos po-

litique est la fuite nécessaire de la confusion des ordres & du mépris des pouvoirs. Eh ! nos peuples si cruellement trompés ne se croient-ils pas déjà dispensés de toute espece d'obligations ? N'a-t-on pas exalté leurs passions jusques à les faire rougir d'avoir respecté quelqu'autorité ? Les excès de la licence ne lui paroissent-ils pas un foible dédommagement de son ancienne soumission aux loix ?

Pour le porter à franchir avec audace les bornes les plus sacrées , de quels écrits séditieux n'a-t-on pas inondé la France ? Quels principes erronnés n'a-t-on pas érigés en maximes de justice & d'équité ? Quel est l'ordre de choses dont l'empire respecté jusqu'ici , n'ait pas été traité d'esclavage politique , d'invention du pouvoir arbitraire , de machination d'une aristocratie odieuse qui veut tout asservir. Le pouvoir le plus légitime a été travesti en entraves de la liberté , les droits en attentats contre la nature , les titres & les distinctions en usurpations frauduleuses , en préjugés outrageants pour la Nation. De-là , les cris séditieux d'un amas informe & confus d'hommes de la lie du peuple , de vagabonds , réunis en corps pour vendre leurs fureurs au méchant qui les soudoyoit ; les volontés de ce tribunal inique ont paru des arrêts légitimes , & la vie du citoyen est devenue le jouet de ces bandes

effrennées , qui , le fer & le feu à la main , ont dévasté les campagnes , pour prouver l'injustice des propriétés. L'humanité même a été outragée comme pour la punir d'avoir servi de fondement à l'ordre qu'on vouloit anéantir. Une funeste émulation pour la destruction & le ravage , a été préconisée comme le sentiment profond des vrais droits de la Nature.

Ces excès , je l'avoue , sont invraisemblables , & les annales du monde , malgré tant de calamités politiques qu'elles renferment , n'avoient jamais permis de conjecturer celles dont nous sommes les auteurs & les victimes. Mais si quelqu'un trouve de l'exagération dans ce tableau , j'en appelle aux aveux que la force de la vérité , ou un danger personnel , ont arraché si souvent à ceux d'entre-vous qui ont paru dans cette tribune. J'en appelle aux détails que les Ministres ont plus d'une fois mis sous vos yeux , de la détresse de l'état & de leur impuissance pour y remédier. J'en appelle à toutes ces relations affligeantes qui nous arrivent de toutes les parties du Royaume , & dont nos feuilles périodiques sont les échos trop fideles. J'en appelle enfin à l'Europe entière qui retentit du triste récit de notre destruction , qui voit de toutes parts nos compatriotes errans sur une terre étrangère , &

fuyant leurs foyers, pour éviter une proscription inique.

Aussi, cette France jadis si respectée, faisant à son gré la destinée des nations, n'est presque plus comptée parmi les Puissances de l'Europe. Son influence n'a plus de poids dans la balance des affaires générales. On ne la considère que comme un objet de compassion, comme un de ces grands exemples que le ciel prépare à la terre, quand il veut donner aux peuples une leçon terrible ; ou comme une région empestée, dont l'air contagieux peut porter le germe du mal qui la dévore, chez les peuples voisins encore sains & robustes.

Tout est donc perdu, état, richesses, industrie, opinion publique. Comment douter après cela que nous ne touchions au moment d'une ruine totale ? J'avoue franchement que je ne peux souvent me défendre de quelque surprise, quand je vois cette ruine si long-tems retardée. Quand tous les liens d'un édifice sont rompus, qui peut encore suspendre la dissolution de ses parties ? Quelle considération peut encore retenir un peuple qui n'a plus de frein, & l'empêcher, sur-tout, lorsqu'on l'encourage, de courir au pillage, de s'enivrer de sang, & porter par-tout l'incendie. Il a le sentiment de sa force ; il sait qu'il n'en existe point d'autre que la

sienne ; il voit qu'il ne peut échapper à ses coups que les victimes qu'il voudra bien épargner : cependant il ne fait encore que des tentatives ; il ne se livre à des excès momentanés que pour prouver , ce me semble , que ce n'est ni la crainte ni l'impuissance qui suspendent ses fureurs. Est-ce un reste d'habitude dont il ne peut encore secouer l'ascendant ? Est-ce l'effroi de l'abyme où il se plongeroit lui-même , en y précipitant la Nation ? Est-ce enfin , une dernière faveur du ciel , qui nous laisse le tems de réunir nos efforts & de prévenir l'instant fatal où le vaisseau de l'Etat entr'ouvert de toutes parts va se perdre dans l'abyme ? Sages pilotes , profitez de ce délai peut-être fort court ; hâtez-vous de rechercher & de refermer la voie qui ouvre un passage facile aux eaux dont nous allons être submergés ; souffrez que je dirige votre travail , comme j'ai taché d'exciter votre zele.

2°. *Qui a plongé la France dans cet état de misere ?*

Puisque nos maux ne sont que trop réels , ils ont sans doute une cause , & combien mérite-t-elle l'exécration publique ! je fais que la France ne pouvoit plus se passer d'une réforme. Mais il nous restoit des ressources bien supérieures à ses besoins.

Un sage emploi de nos moyens auroit étonné les Nations, & fait naître la gloire de notre Patrie, de sa détresse & de ses erreurs mêmes. Son sort nous étoit confié, Messieurs, c'est dans nos mains qu'elle avoit déposé tout ce qui étoit capable de lui rendre son ancienne splendeur, & nous nous en sommes servi pour ajouter à son opprobre & à son ignominie.

Cette imputation est sans doute infiniment grave, mais elle est fondée. Déjà depuis long-temps les hommes sages, forcés au silence par la crainte, la formoient dans le secret; le peuple, que le sentiment de sa misère commence à arracher à cette effervescence que nous avons excitée, la répète assez haut; les provinces la justifient par leurs réclamations; nos divisions intestines & les écrits des membres de l'Assemblée qui en dévoilent les mystères d'intrigue & de mauvaise foi, achevent de lever le peu de doute qui restoit, & bientôt l'indignation publique se joignant à celle des nations voisines, consommera notre honte & notre avilissement.

Si mes propos vous paroissent durs, je dois vous dire qu'on les répète dans toutes les classes de la société; que j'adoucis encore les expressions des sentimens que leur inspirent nos opérations.

L'inquisition que nous avons exercée sur la presse, avoit obstrué cette voix d'une réclamation

publique; mais dès que la nécessité ou la négligence nous a fait relâcher sur cette précaution, les cœurs se sont montrés à découvert, & les nouveaux écrits nous prouvent, par les vérités dures pour nous, qui y sont contrevenues, quelle étoit l'indignation secrète.

Je fais que les hommes les plus sages sont souvent les jouets d'une aveugle, mais irrésistible nécessité qui trompe leur prudence & fait naître les plus grands maux, des moyens que l'esprit de l'homme avoit regardés comme des moyens de bien public. Je fais que c'est sur-tout dans le gouvernement & l'administration d'un grand Etat, que se voient ces jeux cruels de la fortune: ainsi il est juste qu'on examine notre cause avant de la juger; & quoique nous n'ayons pas suivi cette règle d'équité dans les jugemens que nous avons portés; quoique nous les fassions exécuter avec rigueur, parce que nous disposons de la force publique, le droit d'être entendus, de travailler à notre justification, & de demander justice, ne nous est pas moins dû. Le brigant qui a jetté la consternation dans une province; dont la main a versé le sang des voyageurs, a toujours joui du même droit; & les arrêts de nos Tribunaux ne l'ont condamné, qu'après l'avoir juridiquement convaincu de ses forfaits.

Supposons donc, Messieurs, que les principes arbitraires

bitraires dont nous avons fait des loix pour légitimer nos opérations, n'existent plus, & que c'est sur les règles d'équité, reçues chez toutes les nations, qu'on nous juge. Voici les chefs d'accusation intentés contre notre assemblée.

1°. Nous avons voulu, dit-on, les malheurs de la France. 2°. Nous les avons suscités. 3°. Ils étoient nécessaires à nos projets.

10. Nous avons voulu les malheurs de la France.

J'avoue que je n'ai su que répondre à la preuve de cette première imputation. On vous avoit tracé, me disoit-on, la marche de vos travaux; on vous avoit marqué le but où vous deviez tendre; on n'avoit négligé aucun des moyens qui pouvoient empêcher toute erreur, ou enchaîner toute passion: tout cela se prouve par l'intention du Monarque, consignée dans ses instructions aux provinces, en les invitant à s'assembler; dans le résultat des assemblées des bailliages & les cahiers de nos commettans; dans leur sage précaution d'exiger nos sermens & de donner des limites à nos pouvoirs. Vous avez méprisé vos instructions, vous n'avez tenu nul compte de vos sermens: au lieu de vous regarder comme des réformateurs d'abus, vous

vous êtes prétendus des législateurs ; au lieu de purger de leurs défauts , des loix d'administration , bonnes en elles-mêmes , vous y avez substitué vos projets arbitraires ; au lieu de rétablir la dépendance réciproque du gouvernement & de la nation altérée par le temps & la cupidité , vous avez voulu créer un état nouveau , & faire une constitution qui ne pourra jamais être celle de la monarchie françoise ; au lieu de rendre ses droits à chaque ordre de l'état , d'en combiner la force , & de faire naître l'harmonie de leur équilibre , vous avez , au mépris de l'exemple , de la possession immémoriale , & du bien que la raison & l'usage en avoient tiré , détruit toute distinction , & établi un gouvernement populaire que le caractère françois ne sauroit comporter.

Suivre l'intention de vos commettans , c'étoit remplir leurs intentions , les associer au succès de vos travaux par la confiance qu'ils avoient mise en vous , & rendre à l'état sa splendeur en établissant la liberté de la nation & les droits du gouvernement sur une base solide. Le succès n'eût-il pas répondu à l'attente publique ? la nation , du moins , n'auroit pu vous refuser le tribut d'estime mérité par votre zèle à lui obéir. Instruite par son expérience & par la sagesse de vos réflexions , vous l'auriez

vue rendre justice à votre fidélité & à vos lumières ; ainsi vous faisiez le bien avec honneur , ou vous conserviez cet honneur , quand même le malheur public feroit né de vos opérations.

En substituant vos projets à la volonté de vos commettans , en déclarant que vous croyiez vos lumières supérieures aux leurs , & que loin d'avoir droit de vous donner des entraves par leurs cahiers & par le serment que vous aviez prêté , ils s'étoient obligés eux-mêmes à recevoir en aveugles vos décisions , à regarder comme des loix irrévocables ; même ces décrets qui ont été le fruit d'une effervescence sans principe ; ne vous êtes vous pas dès lors rendus responsables de tous nos maux ? n'avez-vous pas répondu , je ne dis point sur votre honneur , car l'honneur est aussi versatile dans vos mains que les droits naturels , mais sur votre vie , du repos , de la prospérité , de la gloire de la nation ? Ou détruisez encore cet axiome fondamental , que c'est être responsable des effets que de vouloir la cause , ou rendez-nous compte des biens que vous nous avez enlevés , & convenez que vous avez voulu la ruine de la France.

J'ai allégué pour notre défense , l'espoir de faire une législation épurée de tous défauts , en

laissant loin derrière elle toutes celles qui l'ont précédée ; j'ai protesté que nous étions bien éloignés de prévoir un succès si contraire au bonheur de l'état. Vous ne pouvez concevoir l'indignation qu'a excitée une excuse prise de notre ignorance. Ne pas pressentir les suites d'un projet qu'on forme soi-même librement , qu'on arrange avec réflexion ! Et qui ? une assemblée qui se dit la plus éclairée de tous les corps législatifs , qui aspire à la gloire de devenir le modèle de tous les peuples , & qui regarde son ouvrage comme le chef-d'œuvre du génie politique. Excuser des erreurs aussi faciles à prévoir , en disant , je ne croyois pas ; quelle puérilité !

Vous n'attendiez point ce mauvais succès ? (a-t-on ajouté avec aigreur.) Est-ce donc là une excuse raisonnable ? Vous deviez être assurés du contraire ; & avant d'abandonner la voie qui vous étoit tracée , il falloit en démontrer l'insuffisance ; porter jusqu'à l'évidence l'infailibilité de celle que vous préféreriez ; demander , solliciter la liberté de la suivre ; vous récuser , enfin , si vous étiez refusé ; & montrer par une telle fermeté la pureté de votre conscience , & la franche loyauté de votre caractère. Mais , sans doute , cette démarche se feroit mal assortie avec les intrigues & les bassesses

où vous étiez descendus pour mendier les suffrages de la députation. On a un dessein formé quand on brigue ainsi les places & les honneurs ; on a des desseins particuliers quand on ne veut suivre que ses lumières. On a résolu d'exécuter opiniâtrement sa volonté , quand on ne parvient à la satisfaire par les voies que vous avez employées.

Quelles sont ces voies ? me demanderez-vous, vous les a-t-on indiquées ? Oui , Messieurs , & c'est dans le second reproche qu'on nous fait.

2°. Nous avons suscité les malheurs de la France.

On a rappelé à cette occasion tous les écrits incendiaires qui ont précédé notre assemblée ; la correspondance que plusieurs de nos membres entretenoient avec ce bureau de sédition & de destruction qui s'étoit formé dans la capitale ; la prépondérance que se sont acquise parmi tous les membres les plus hardis , les plus entreprenans , ceux dont la conduite & les mœurs avoient déjà formé l'opinion publique sur leur compte. Il a paru dès l'ouverture de l'assemblée , une coalition , ce symbole infailible d'une conjuration : on lui a vu une marche opiniâtre , elle étoit prête à tout dissoudre , plutôt que de céder sur la moindre prétention. On a vu des chefs fougueux qui dominoient tyranniquement les opinions , & entraînoient malgré

eux les esprits sages & modérés que leur condition avoit rangé sous les étendards de ces chefs séditieux. Vous croyez bien qu'on n'a pas manqué de rappeler ces liaisons qu'on reprochoit à quelques-uns d'entre-nous avec cette sentine de tous les maux & de tous les vices que renfermoit le Palais-Royal ; ces scènes d'horreur que nous avons paru commander, tant elles ont été justifiées parmi nous, & tant nous avons su en tirer parti pour intimider les foibles & faire adopter nos projets sans résistance. C'est un fait incontestable, dit-on, que les bandits ont été excités, soudoyés par des hommes puissans & capables d'exciter leur rage par l'appât de l'argent ; mais il est encore plus incontestable que l'assemblée a désigné leurs victimes par la manière injurieuse dont elle a toujours parlé de la noblesse , par les calomnies qu'elle s'est permise sur la sincérité des procédés de cet ordre ; par les soupçons qu'elle a répandus avec soin dans tous les esprits sur la résistance des nobles au bien qu'on projettoit pour le peuple ; il est encore de notoriété publique que chacun de nous a autorisé cette opinion maligne par ses lettres à ses commettans , & qu'il a ainsi armé de fer & de feu les mains qui ont répandu la désolation dans les campagnes. Avez-vous désapprouvé ces excès , ou plutôt ne les avez-vous

pas excusés ? tandis que vous traitiez de crime de lèze-nation le soupçon même d'une légère résistance de la part d'un membre de la noblesse ? Vous avez crié à la conjuration , vous avez prétendu que vos jours étoient menacés , que les fers d'un esclavage politique étoient forgés ; vous avez ainsi semé l'alarme & sonné le tocsin dans tout le royaume ; quelles étoient vos preuves ? Où étoient les apparences ? Votre comité de recherches ne peut , malgré les soins les plus infatigables , & l'inquisition la plus rigoureuse , trouver à justifier un soupçon ; & cependant vos terreurs paniques , ou plutôt une frayeur feinte , a jetté tout le royaume dans la confusion , & dispersé les premières familles de l'état ; le peuple s'est armé , il a démoli , brûlé les châteaux , pros crit tout homme qui lui a déplu , & cruellement massacré celui qu'il a pris pour victime de ses licences & de ses fureurs. On auroit dit que c'étoit pour ranimer sa frénésie & en récompenser les accès que l'assemblée a fait ses décrets qui ont si imprudemment exposé les moissons , dévasté les forêts , ouvert toute voie au commerce frauduleux de la contrebande , & suspendu la perception des revenus de l'état & des villes. Le décret sur les dîmes a rallumé le feu séditieux qui commençoit à s'éteindre , & celui qui

décide des biens du clergé , a mis le comble à l'incendie.

Est-ce le peuple qu'il faut accuser ? Non sans doute , il n'est qu'un instrument nécessaire , aveugle , qu'on trompe d'autant plus aisément qu'il veut le bien & se laisse persuader sans examiner , qu'il le trouvera dans les conseils qu'on lui donne. Il a bien paru que nous connoissions son caractère , & qu'il entroit pour beaucoup dans les données du grand problème que nous nous proposons de résoudre.

Il faut convenir , Messieurs , que si nous avons voulu exciter les troubles qui désolent la France , nous ne pouvions mieux nous y prendre ; mais quelle auroit été notre gaucherie de choisir une telle voie pour arriver au bien qu'on attendoit de notre assemblée ? L'accord le plus parfait régnoit entre le monarque & son peuple. Les propositions du prince , ses sacrifices , ses offres de céder encore tout ce qu'il pourroit assurer la liberté politique , & la prospérité de l'état , mettoit dans le plus beau jour la générosité & la franchise de ce cœur , digne de notre adoration. La reconnaissance & l'acceptation des provinces , leurs vœux si clairement manifestés , l'abandon de la part de la noblesse & du clergé , de tout droit qui pourroit retarder le retour de la paix ,

promenant tour-à-tour le droit de dicter les loix & de les rédiger. Ce sont eux qui proposent les motions; ce sont eux qui les discutent, ce sont eux qui intimident par des cris & des menaces, les membres que leur conscience force quelquefois à une résistance légitime; ce sont eux qui se sont associés dans le lieu des assemblées, une cohorte d'auditeurs dévoués qui renforcent leurs clameurs & redoublent l'effroi que causent les menaces. Ce sont eux que des satellites soudoyés sont toujours prêts à seconder par les fureurs de la révolte, & par les machinations abominables qui privent de pain le tranquille habitant des villes, afin de le rendre séditieux. Ces faits sont généralement connus, même avoués publiquement au milieu de vous, Messieurs, par quelques-uns de vos membres. Quelle confiance pourroit-on après ces lumières, prendre en vos délibérations? Comment regarder comme des loix nationales, les complots de quelques hommes, animés d'un tel esprit?

Ajoutez à cette nullité des loix, l'impossibilité de leur donner une force contre les infracteurs. Les loix péseront toujours sur cette classe de la nation qui n'a que son industrie pour vivre, & c'est dans cette classe, que vous avez mis toute la force publique. L'employera-t-elle contre elle-même? Elle vous a si utilement ser-

vis pour détruire l'autorité légitime. Croyez-vous qu'elle se prête de même à rétablir des loix dont vous lui avez appris à trouver le joug insupportable? Voyez comme elle a reçu vos décrets, & à quoi lui ont servi ces abolitions des droits de chasse, de dîme, de gabelle, &c., &c., &c. Tout ce qui favorisera ses passions, vous le lui verrez accepter avec chaleur, & outrer dans la pratique; mais malheur à vous-mêmes, si vous vouliez contraindre ou gêner ses emportemens. Vous l'avez bien senti; & votre condescendance pour les excès auxquels elle s'est livrée, fait voir que vous n'avez été si modérés, que parce que la crainte agissoit sur vous.

Nouvelle impossibilité, prise de la nature même, de la nouvelle organisation. Elle détruit tous les privilèges des Provinces; elle met les coutumes & les habitudes de ces hommes, pour qui elles sont presque l'unique raison, en contradiction avec elles-mêmes; elle separe les héritages, impose une nouvelle association d'intérêt, change les rapports de justice, de service divin, de poids, de mesures; substitue, ainsi, un langage nouveau, des mœurs nouvelles, à une routine qui étoit devenue héréditaire, & le fond de l'éducation domestique. Il y a longtems que je prévoyois une résistance insurmontable à cette nouvelle division du Royaume.

à cette abolition des usages des Provinces, à ce changement des tribunaux. L'insurrection qui commence à se manifester vérifie mon présage. La Bretagne se réunit pour s'opposer au démembrement de sa constitution. Le Cambraisis proteste contre vos innovations. Le Languedoc déclare sa constante adhésion à ses anciennes formes. Le Peuple de Metz prend sous sa protection son Parlement, qui s'élève contre vos décrets. Le Hainaut veut s'assembler pour s'occuper légalement des intérêts de sa Province, tout se remue & s'agite. Le Béarn verra-t-il tranquillement que vous ôtez à nos souverains le titre de roi de Navarre ; le Dauphiné, que vous proscrivez son député parce qu'il ose s'effrayer des suites de toutes vos cabales ? Quel jour affreux sa justification ne jette-t-elle pas sur vos démarches ? Les provinces souffriront-elles, parce que vous avez décrété de vous emparer des biens ecclésiastiques, que vous en grossissiez le trésor public ; que le revenu qui se consommoit au milieu de leurs foyers, en soit transporté dans la capitale ; qu'au lieu de servir au soulagement de leurs pauvres, au service divin dans leurs temples, on en fasse le salaire des députés qui les leur enlèvent, ou la ressource des créanciers de l'Etat ? Comment avez-vous pu vous flatter d'une

condescendance aussi désintéressée, aussi criminelle pour les représentans des communes dans chaque provinces ?

Mais abrégons dans une matière aussi vaste , & contentons-nous d'assigner les principales causes d'impossibilité dans le projet que vous avez conçu , d'oter à la religion catholique son titre de dominante & d'admettre indistinctement tous les cultes , de détruire le célibat des prêtres , d'ériger en loi le droit du divorce , de ne faire du Souverain qu'un secrétaire d'état ; de l'armée qu'une Milice bourgeoise ; de l'Etat entier qu'une ligue fédérative à l'exemple des provinces Américaines ; de travestir les Ambassadeurs en Consuls de places de commerce ; les Gouverneurs des provinces , en Commissaires de Milice ; enfin , pour dire le mot de l'énigme , de réaliser cette chimère de Bayle, la République des Athées ; mais vous savez quelle fin infaillible on lui a produit , & c'est celle qu'on croit réservée à votre nouvelle législation , si elle pouvoit s'établir.

2° La nouvelle forme de gouvernement ne sauroit durer.

Quelque puissant que soit un ressort , il n'est

pas absolument impossible de trouver une force supérieure qui le tende & le maîtrise ; mais il ne faut pas qu'elle se relâche un instant , si l'on ne veut que la réaction prévaille à son tour & ne l'emporte sur la cause comprimante. Or se feroit la position de la France, si la nouvelle législation pouvoit s'établir. L'autorité souveraine avilie tendroit à se relever , & les moyens ne manqueront jamais à un prince habile & ambitieux. Eh quoi ! vous-mêmes , Messieurs , vous , les plus ardens destructeurs du trône , vous deviendriez les plus zélés restaurateurs du despotisme , si le Monarque vous confioit ses intérêts. Ne l'avez-vous pas craint , & le décret qui a exclu un de vos membres , du ministère , n'en est-il pas la preuve ?

Le riche , l'homme en dignité , ne seroit pas moins empressé de faire réjaillir sur ses enfans l'hommage flatteur qu'il achètera toujours au pauvre , ou la reconnoissance dont on paieroit ses services. Vous vous êtes trahis vous-même dans le projet de ce prétendu sénat qui devoit succéder à la première noblesse dont vous décrétiez la suppression. Ne vous a-t-il pas paru nécessaire de conserver cet ordre , puisqu'en déracinant ces vieux chênes qui résistoient à la durée du tems , vous les remplaciez par vos noms qui , d'abord ,

comme le grain du senevé , devoient croître à l'ombre de vos services , & égaler dans la suite des siècles ; ces têtes antiques que vous abattiez impitoyablement ? Qu'auriez-vous dit , si un mauvais plaisant avoit remis à cette occasion , sur le théâtre , la comédie de Gregoire devenu roi dans un rêve , & qu'un second rêve refait Gregoire ? La plaisanterie vous auroit paru un crime de lèse nation ; mais vous regardez comme un droit de la liberté de jouer la religion , de traduire ses ministres sur la scène , & de rappeler au peuple les erreurs & les égaremens d'un prince foible. Quelle est donc votre équité ?

Autre chimere que celle d'un droit égal de tous à tout , de la confusion des conditions ; ce seroit vouloir assimiler un grand Etat à la République de Raguse , & vous êtes trop savans en politique. Rome put tirer ses magistrats de la charrue , tant qu'elle ne posséda que quelques aeres de terre en Italie ; elle eut besoin de nommer des Généraux & des Proconsuls élevés ailleurs que dans les ateliers ou au milieu des travaux rustiques , lorsque sa puissance eut franchi les Alpes & la Méditerranée. Quoi ! parce que nos avocats & nos procureurs peuvent , dans ce moment , travailler à un code politique , vous croiriez trouver toujours dans

leur ordre , des hommes capables de manier les intérêts des nations , de quitter la plume pour prendre l'épée, & de conduire , comme Turenne , les travaux d'une campagne savante , en venant de démêler la justice d'une cause , au travers du labyrinthe de la chicane ? Non , la nature qui semble avoir fait un effort de nos jours , ne vous a point promis de renouveler ses prodiges. Croyez moi , sans attacher les hommes aux conditions , & les emplois à la naissance plutôt qu'au talent , laissez cependant s'établir une habitude de vocation qui prépare le citoyen , dès son enfance , pour les emplois auxquels il pourra prétendre. Si de la timide colombe il ne sauroit sortir un aigle au vol hardi , vous ne sauriez non-plus faire un général d'armée , ni un ministre d'affaires étrangères , d'un cordonnier ou d'un avocat. L'épreuve que vous en faites dans vos districts municipaux , même dans la capitale , vous prouve cette vérité. Que l'épicier vacque à son commerce , que le négociant calcule ses profits dans son comptoir , & qu'il laisse à cette classe d'hommes , qui n'a besoin que d'une décoration ou de la gloire d'entendre dire qu'elle a bien servi l'état , qu'il lui laisse dis-je , le soin de l'administration civile & du repos public. Notre siècle peut être celui de la présomption ; mais l'orgueil , la

bonne opinion de nous-mêmes , ne font pas le talent.

Vous voulez un gouvernement municipal , & vous le croyez durable ? Rendez-le donc propre à faire la sûreté publique. On voit bien que vous rendez , par cette administration , à un gouvernement populaire ; mais d'où prendrez-vous les moyens d'assurer sa consistance ? Est-ce l'exemple de la Municipalité de Paris , l'accord & l'harmonie qui regne entre ses membres , la résistance qu'en éprouvent vos décrets & le ménagement que vous êtes obligés d'avoir pour les districts , qui fondent votre espérance ? Est-ce la sûreté des personnes , l'abondance des provisions , la promptitude du secours contre les violences populaires , les égards & la considération dont y jouissent les citoyens sages & tranquilles , qui vous font préférer ce genre de police à celui que vous avez regardé comme abusif ?

Cet essai vous présume les mêmes succès dans les autres municipalités. Vous en ferez une source de division par le choc des intérêts & des prétentions ; vous multiplierez les brigues , & par elles les querelles & les divisions ; vous donnerez aux ignorans le droit de conduire les affaires , aux présomptueux celui de tout oser ; chaque municipalité va s'isoler ,

jaloufer sa voisine , la contrarier pour se venger , si elle paroît supérieure ; interrompre ainfi cette harmonie qui réunit toutes les parties d'un vaste Etat , le lie en un corps , & permet à l'esprit du gouvernement qui doit être un , de circuler avec facilité jufques aux extrémités , & d'y répandre la force & la vie qu'il a puisée dans le cœur. Souvenez-vous de la fable de Menenius ; le triste état où Paris s'est vu réduit , n'a dû que trop vous en fournir l'application. Déjà tout languit , parce que vous arrachez le laboureur à fa charrue afin de l'entraîner au conseil politique ; l'artisan à son atelier , le commerçant à ses affaires , l'homme de loix à son étude ; que fera-ce quand vous en aurez fait autant des sénateurs ? Mais craignez leur ressentiment lorsqu'au retour du conseil une famille en pleurs demandera à son pere une nourriture qu'il ne lui aura point gagnée , lorsqu'une épouse défolée lui apprendra la demande preffante d'un créancier qui menace de faifir fa couche. Ne maudira-t-il pas votre prétendue liberté civile ? Ne regretera-t-il pas ce repos dont il jouiffoit après la fatigue de la journée , lorsque votre nouvelle organisation l'obligera de s'armer d'un mousquet , & d'aller , aux dépens de son sommeil , veiller à la tranquillité des autres ? Penfez-y , Messieurs , & foyez affez prudens pour

ne pas abuser de la crédulité d'un peuple bon & facile , pour ne pas vous exposer à son ressentiment & à sa juste vengeance , quand une cruelle expérience lui aura fait connoître l'égarement où vous l'avez jetté.

3°. Elle seroit suivie d'un gouvernement plus despotique.

Vous qui redoutez le despotisme , sachez voir que vous en préparez un plus dur & plus insupportable que celui que vous prétendez détruire. Le peuple désabusé se jettera avec un abandon d'autant plus entier dans les bras du Souverain , qu'il ne verra autour de lui que les tristes effets de sa rébellion. Il ne trouvera de sûreté que dans l'obéissance la plus aveugle pour réparer les excès de sa licence ; il se dévouera sans réserve aux caprices même d'un maître , de peur de conserver encore un reste du pouvoir législatif qui l'a rendu si malheureux. C'est la raison , c'est l'expérience qui nous présagent cette destinée. Si nous sommes assez bons pour nous livrer à vos conseils , soyez , Messieurs , assez sages & assez généreux pour ne pas faire de notre confiance en vous , la source de tant de maux.

Corrigez les abus , c'est bien fait ; mais rendez-nous cet ordre de choses qui nous a si bien réussi. Vous avez besoin de soutenir le crédit de l'Etat , de fournir à ses dépenses ; eh bien , nous sommes-nous jamais refusés à vos demandes , quelqu'excessives qu'elles fussent ? Mais pourquoi nous avilir aux yeux des Nations étrangères par la ridiculité d'un décret qui nous déchauffe ? Avez-vous pu , sans rire , ou plutôt , sans rougir de vous-mêmes , ôter vos boucles & condamner toute la France à l'uniformité de la chaussure ? Pouvez-vous , sans croire exciter la pitié , recevoir pour l'Etat des dons d'anneaux , &c. &c. &c. O France , quelle est ta détresse s'il te faut de pareils secours ? Ceci ne seroit que risible , Messieurs , si tous vos décrets ne portoient atteinte à la propriété , à la tranquillité publique. Mais vous savez que le sacrifice généreux de vos boucles a excité l'indignation du peuple contre ceux qui ne marchaient pas sur vos traces , contre les femmes qui osoient encore porter des boucles à leurs oreilles , & la manière dont elles en ont été punies. Eh ! ces attentats ne vous ouvrent pas les yeux ?

Ah ! je vous en conjure , ayez pitié de nous , s'il en est encore temps , ayez pitié de vous mêmes. Sylla put se laisser dans Rome de meurtres & de carnage , & se faire une vieillesse tranquille parmi

un peuple que sa dictature avoit cruellement tourmenté ; mais les decemvirs souleverent enfin le peuple par leurs excès. Rendez-nous notre Roi tel qu'il a toujours mérité & obtenu nos hommages & notre amour ; écoutez ce qu'il veut faire pour son peuple , & nous serons certainement heureux. Rendez-nous une Reine qui nous fut toujours chere par sa bienfaisance , & qui s'est acquise par son courage héroïque , de nouveaux droits à notre respect & à notre admiration. Rendez-nous notre gouvernement épuré de ses abus , comme le demandoient le souverain & la nation , & la France sera comme ci-devant , l'objet de la jalousie des autres peuples ; rendez-nous notre administration dégagée de toutes les entraves de la cupidité , comme elle vous a été proposée , & nos fortunes ne seront plus vexées ; rendez-nous nos tribunaux dépouillés de tous les subterfuges de la chicane , & nous verrons renaître le repos dans nos villes & dans nos campagnes ; rendez-nous notre armée soumise aux justes loix de la milice , & nous serons à l'abri de toute crainte du dehors ; rendez-nous nos loix rétablies conformément aux droits de la nation , à sa liberté , & nous aurons une constitution propre au bonheur & à la prospérité de l'empire ; rendez-nous la forme de l'état , & les ordres qui l'ont toujours constitués , dépouillés des privilèges

l'offre de tout privilège dont l'abolition contribueroit au soulagement de l'état & à l'allégement de la classe indigente , ne laissoit rien à desirer sur cette harmonie. Eh ! nous qui devons recueillir l'honneur d'avoir scellé cet heureux accord , c'est nous qui le détruisons , c'est nous qui substituons à la place d'une opération aussi aisée , un projet chimérique , un projet destructeur de l'ordre & de la paix ; un projet impossible , puisqu'il contrarie les vrais intérêts d'une nation entière , & qu'il dénature son caractère. La France en nous rassemblant a dû croire que dans peu de jours la confiance mutuelle du souverain , & de son peuple , alloit renaître pour n'être jamais troublée , & nous avons élevé un mur de séparation qui va les désunir pour jamais. Comment pourrions-nous éviter ce jugement qui va nous rendre l'objet d'une haine éternelle , que c'est nous qui avons suscité les malheurs qui font gémir la France ?

A ces preuves déjà si convaincantes , on en ajoute d'autres qui semblent ne laisser plus de doute. Non-seulement , nous dit - on , vous avez voulu nuire à l'Etat , non-seulement toutes vos démarches tendoient à ce détestable but , mais nos maux étoient encore un moyen nécessaire à vos projets , & la calamité publique , & le bouleversement des

fortunes ; & les forfaits que nous avons vus ; avoient été calculés dans les ressources qui assuroient vos succès.

3°. Nos maux étoient nécessaires à nos projets.

Qu'est-ce donc qu'on nous impute ? L'ambition de créer un nouvel empire , la chimere de former un gouvernement dont l'égalité soit la base ; la folie de rompre tout lien formé par la religion & par la conscience ; l'erreur impardonnable de fonder la stabilité d'un état sur l'intérêt individuel. On a vu dans nos procédés le projet d'anéantir la noblesse ; on y a vu la haine de la religion , la destruction de la monarchie , la suppression de la magistrature. Nous avons manifesté un dessein formé de renverser entièrement l'ancien système de gouvernement , d'ébranler ; de ruiner toutes les bases sur lesquelles avoit porté jusqu'à ce jour l'édifice politique ; dès-lors tous les moyens de violence nous devenoient nécessaires ; dès-lors tous les moyens de corruption envers le peuple nous paroissoient justes ; dès-lors tous les forfaits devoient être comptés comme des actes de prudence & applaudis comme des effets du génie & de l'habileté de l'assemblée ; dès-lors les partis les plus

hardis ont dû être préférés, dès qu'ils paroissent les plus sûrs.

Combien les événemens qui se sont succédés depuis notre réunion n'ont-ils pas donné de poids à cette prévention sur notre compte ! j'avoue de bonne foi que je m'y livrerois sans scrupule, si ma conscience ne me rendoit un témoignage bien différent ; ainsi je ne puis accuser de témérité, mes compatriotes, les nations qui nous environnent, la postérité entière, quand ils prononceront tous que nous avons rendu nécessaires les malheurs de la France, en adoptant le projet de notre nouvelle législation.

Pour détruire la noblesse, il falloit la calomnier, & nous l'avons fait ; pour nous emparer des biens du clergé, il falloit poser des principes injustes, & nous l'avons fait ; pour abolir le gouvernement, il falloit le déclarer coupable de félonie, & nous l'avons fait ; pour avoir une force irrésistible, il falloit enlever au prince la confiance des troupes, & nous l'avons fait ; pour gagner l'affection du peuple, il falloit lui inspirer de la défiance & contre le Monarque & contre ceux qui agissoient en son nom, & nous l'avons fait ; pour couvrir le dessein de nos opérations, il falloit enivrer le peuple d'un espoir d'amélioration, & nous

l'avons fait ; pour nous rendre maîtres des mouvemens populaires , & en faire à notre gré un moyen de succès par la terreur , il falloit soudoyer la vile populace & la coaliser , & nous l'avons fait ; pour nous l'attacher sans retour , il falloit pallier ses fureurs , applaudir à ses forfaits , condescendre à ses caprices , & nous l'avons fait ; pour n'éprouver aucune gêne dans la suppression de la magistrature , il falloit la rendre méprisable , & nous l'avons fait ; pour établir sans contradiction l'autorité de nos décrets , il falloit annuler l'autorité royale , la dépouiller de sa dignité , avilir le trône , nous enlever de sa force , en nous attachant l'armée , & conserver un simulacre de Monarque , jusqu'à ce que les peuples fussent accoutumés à s'en passer , & nous l'avons fait. Tant d'accord entre nos besoins & notre marche , entre nos projets & le succès que nos moyens nous ont procuré , ne montrent-ils pas la liaison nécessaire qui se trouve entr'eux ? Eh quelle autre voie pouvoit nous conduire au but décidé ! un peuple , s'il n'est dans l'ivresse de l'enthousiasme , oublie-t-il les droits de la nature , le respect pour l'autorité dont il a l'habitude , les loix inviolables de la propriété ? étouffe-t-il la voix de la religion , le cri de la conscience , les loix de la pudeur & de l'honnêteté publique ? perd-

il toute mesure dans les sentimens d'envie , de haine , de jalousie , jusqu'à outrager l'humanité , & à surpasser la cruauté des bêtes féroces ? se livre-t-il avec joie à tous les excès de la vengeance & de la barbarie , & se fait-il une gloire de la fureur des monstres ? Voilà cependant les scènes affreuses dont le peuple françois nous a rendus les témoins , voilà la route impie , sacrilège , cannibale , par laquelle nous nous sommes élevés au degré de puissance & d'autorité qui nous étoit nécessaire pour opérer le bouleversement de l'état.

Mais pour enivrer ainû un peuple naturellement bon & généreux , pour fixer dans des accès d'une fureur qui va toujours croissant , un peuple léger & inconstant par caractère , pour faire voir l'image de la liberté dans les excès de la licence à un peuple accoutumé au joug d'une loi peu gênante ; pour inspirer le mépris de la religion à un peuple qui s'honore de sa foi , & l'audace d'outrager un pasteur , à un troupeau qui le suivoit comme un pere ; pour changer en indifférence , en mépris , en dérision , en insulte , le respect & la vénération d'un peuple pour ses souverains qu'il idolâtroit , & dont il ne compte les jours que par les bienfaits qu'il en a reçus ; ne faut-il pas une nécessité indispensable de la part des hommes qui mettent en usage de telles

pratiques ? Les plus grands avantages font-ils capables de compenser les maux qu'engendre cette affreuse corruption ? Comment nommerons-nous donc l'attentat de ceux qui n'ont employé ces moyens , que pour bouleverser un empire , avilir une nation qui avoit jusqu'à ce moment paru avec gloire , & sécher dans les cœurs , peut-être pour jamais , le germe de tout bien ? Oui pour jamais , car il est difficile d'imaginer comment on pourroit retirer la France de l'abîme où vos pratiques l'ont plongée.

3°. *Peut-on remédier aux maux de la France ?*

L'anarchie est pire que le cahos ; on y trouve non-seulement le désordre & la confusion des principes , comme dans celui-ci , mais encore une répugnance presque invincible à leur réunion ; une force active & puissante , qui les repousse & leur donne une inclination opposée à celle de leur nature. Comment y rétablir la première organisation ?

Pour policer un peuple , il suffit de détruire la férocité de ses mœurs sauvages , ce sont les ronces d'une terre nouvelle à défricher ; on adoucit le cœur de l'homme comme la terre par une culture douce & patiente : ce n'est qu'une force d'inertie

qu'ils opposent aux soins du cultivateur : ils s'ouvrent par degrés, l'une, aux rayons vivifiants du soleil, & l'autre à la lumière de la raison & à la chaleur du sentiment. Il n'en est pas de même pour la terre épuisée & devenue stérile, ni pour le cœur corrompu, & dégradé par l'habitude des vices. On régénère aussi difficilement l'un que l'autre. Le travail en est long, & le succès très-incertain.

C'est d'après ces idées généralement avouées, & que l'expérience a toujours confirmées, qu'il faut juger de l'espoir qu'offre aujourd'hui l'état de la France : l'anarchie où nous la voyons, la profondeur de la dépravation où l'on a plongé le peuple, l'habitude des vices politiques & moraux qui vont les lui rendre nécessaires, ne permettent d'entrevoir un changement dans cette nation infortunée ; qu'après tous ces excès de calamités dont l'immortel Montesquieu nous a tracé le récit & l'image dans l'histoire des Troglodites.

Ne m'en croyez pas, Messieurs, sur ma parole : je ne suis encore ici que l'écho de nos censeurs. Ce trait est le dernier dont ils peignent nos opérations. Ils m'ont paru pressans dans les raisons d'où ils tirent une conséquence aussi fâcheuse ; vous en allez juger vous-mêmes.

La nouvelle organisation qu'on prépare à la

France, ne sauroit s'établir. Si elle s'établissoit, elle ne sauroit durer, en se détruisant elle ameneroit un gouvernement des plus despotiques : Reprendre l'ancien gouvernement, d'après les réformes proposées par le Roi, & consenties par les provinces, est encore l'opération politique, la moins longue & la moins difficile.

1^o. Impossibilité d'établir la nouvelle organisation.

Cette nouvelle organisation est forcée de la part de la noblesse, du clergé, du gouvernement, du souverain. Tout plie aujourd'hui, mais sous le joug de la nécessité, sous la crainte des proscriptions, à l'aspect de l'appareil effrayant de l'ignominie & des tortures d'une mort violente. Cette base de la soumission aux nouveaux décrets n'est pas seulement pour le peuple qui doit obéir, mais encore pour une grande partie des législateurs modernes. Sur douze cents membres qui composent l'assemblée, il n'en est pas cent qui votent librement, qui ne conviennent en secret que les menaces ont étouffé leur voix, & empêché leur réclamation. Ne le voyons-nous pas ? les premières places sont l'appanage d'un petit nombre sur lesquels la témérité de la jeunesse, ou la hardiesse & la fougue du caractère, promènent

Turn back to p. 24

onéreux , auxquels ils renoncent eux-mêmes , des droits exclusifs aux places pour ne pas éteindre l'émulation , & nous verrons renaître cette émulation de vertus & de services qui ont porté si loin la gloire du nom françois ; rendez-nous l'ordre du clergé avec ses possessions mieux distribuées , surveillées avec plus de soin , & nous aurons des ministres plus vigilans , & une religion plus épurée.

Eh quoi ! la gloire d'avoir contribué à un renouvellement si salutaire ne vous suffiroit donc pas ? elle est infailible , & déjà nos cœurs se préparent à vous élever un monument aussi durable que l'empire qui vous auroit dû sa nouvelle splendeur. Pourquoi lui préférez-vous un honneur au moins bien incertain , & que vous fondez sur tant de calamités ? Pourquoi , quand même le succès seroit incontestable , nous le faites-vous acheter par des maux beaucoup plus grands que le bien que vous nous destinez ? Il étoit une voie si facile de nous mener au bonheur , & vous en avez choisi une qui est impraticable , & qui nous égare ? Des signes certains vous avertissent de l'inutilité de vos travaux , & vous vous obstinez dans vos projets ? Ne voyez-vous pas déjà un grand nombre d'entre vous , se retirer , pour ne plus participer à la ruine de la France , un plus grand nombre que vous avez retenus par vos

défenses, & qui auroient dissous votre assemblée. Entendez ceux qui ont pu se mettre à l'abri de vos ressentimens, se condamner comme vos complices, solliciter par un aveu humiliant, le pardon de la trahison qu'ils faisoient à l'état, lorsqu'ils délibéroient avec vous, & vous inviter par leur exemple, à un amendement tardif sans doute, mais encore salutaire.

Je finis, Messieurs, en formant le vœu d'un cœur dévoué au bien public, celui de vous voir prendre en considération les réflexions que je viens de mettre sous vos yeux, & de les faire servir au bonheur de notre patrie commune.

F I N.





